Опубликовано на Швейцария: новости на русском языке (https://nashagazeta.ch)

« Babi Yar. Contexte »

26.01.2022.



Sergeï Loznitsa "Babi Yar. Contexte"

Aujourd’hui et demain le festival de films indépendants Black Movie présente un documentaire du réalisateur ukrainien Sergei Loznitsa, déjà connu du public genevois grâce à ses « Victory Day » et « Funérailles d’État ».

Dans l’interview enregistrée en 2019, Sergei Loznitsa m’avait expliqué que, en sa qualité de cinéaste, son but était de dire toute la vérité, sans détour. Et, c’est tout à son honneur, c’est exactement ce qu’il fait, en choisissant les thèmes les plus douloureux pour la mémoire collective soviétique.

En résumé et en deux mots, son dernier long métrage documentaire, « Baby Yar », dont la première a eu lieu en 2021 au Festival de Cannes où le film a été primé, est consacré au

massacre des 33’771 Juifs et Juives par les nazis assistés des collaborationnistes ukrainiens, qui a eu lieu en deux jours dans un quartier de Kiev, sous l’œil passif de la population. Mais deux mots ne suffisent pas.

Le mot « Contexte » est important dans le titre du film, car, en plus de la tragédie elle-même, il explique les événements qui l’ont précédée et ceux qui l’ont suivies. Les deux heures d’images ressorties de nombreuses archives publiques et privées de Russie, d’Allemagne et d’Ukraine et présentées comme telles, sans un mot de commentaire, commencent par le bruit d’une explosion. Puis une autre, et d’autres encore. Une fumée noire couvre le ciel. Mais les rares passants continuent à traverser la rue comme si de rien n’y était. Quelques secondes plus tard on voit une petite foule se réunir sous un haut-parleur public, qui annonce au son de la voix légendaire de Youri Lévitan que « aujourd’hui, à 4 h du matin » la guerre a commencé. Les avions de l’ennemi sont dans l’air, les tanks de l’ennemi sont dans nos rues. Mais que voit-on ? Les enfants ukrainiens les accueillent avec des fleurs et reçoivent un poli « danke » en retour. Plus tard, des hommes en uniformes soviétiques marchent, les mains en l’air – leur procession n’en finit pas. D’autres, des centaines, sont assis par terre en attendant de monter dans les camions – 25 hommes par camion, compte un nazi à haute voix. Une grand-mère avec un foulard blanc sur la tête pleure devant les ruines de sa maison brulée… Les corps humains sur l’herbe verte…

Le spectateur devient un témoin incrédule de l’accueil réservé aux occupants dans la ville de Lviv, le 30 juin 1941 : des fleurs, des applaudissements, des portraits de Staline arrachés, l’orchestre joue les marches militaires allemandes. On y croit à peine : cela était-il orchestré par les Allemands dans les buts propagandistes ?! Le lendemain déjà les Juifs locaux sont emmenés dans le bâtiment de la prison où les corps des anciens prisonniers, exécutés dans la foulée par le NKVD avant de quitter la ville, trainent encore par terre. La faute des Juifs ? Collaboration avec des organes soviétiques et avec NKVD. Puis – les corps, les corps et encore les corps que les femmes, privées de la possibilité de les laver selon la tradition, les nettoient avec les branches d’arbres.

Un mois plus tard, le 1 aout, Lviv, renommé Lemberg, ressemble à une ville allemande modèle. Les swastikas partout, les marches allemandes, les fleurs pour les « libérateurs ».

Kiev est occupée à son tour le 18 septembre, avec l’enthousiasme de la population. Mais une série d'explosions secoue la ville cinq jours plus tard. A qui la faute ? On ignore, mais comme punition, les nazis décident d’exterminer tous les Juifs de Kiev. Ils sont machiavéliques, les nazis : dans l’ordre publié, les Juifs sont invités à se présenter au cimetière juif – avec des vêtements d’hiver et leurs possessions précieuses. Disciplinés, ils se présentent. On connait la suite : en deux jours, le 29 et le 30 septembre, les 33 771 sont fusillées et enterrés en plusieurs couches superposées dans la ravine de Baby Yar.

Sergei Loznitsa raconte que deux textes l’ont aidé à comprendre l’ampleur de la tragédie : le roman documentaire « Baby Yar » d’Anatoly Kouznetsov et l’essai « L’Ukraine sans Juifs » de Vassily Grossman. Cet essaye déchirant, écrit en 1943 par un correspondant de guerre, n’a été publié en russe qu'une fois seulement durant la période soviétique, en 1991. Il est maintenant disponible online en russe, et en français. Un extrait de ce texte est utilisé dans le film. Il s’agit d’énumération, si on peut dire ainsi, du type des personnes qui se sont trouvé dans la ravine : les artisans, les boulangers, les couturiers, les enseignants, les musiciens, les grand-mères – celles qui savaient préparer un *strudel* aux pommes et aux noix et celles qui ne savaient pas, leurs enfants et leurs petits-enfants… Et cetera. Tout un

peuple, dont le seul crime commun était d'exister.

Je ne sais pas pourquoi mais c'est cette liste qui m'a le plus touchée dans le film. Peut-être à cause de *strudel*, qui a évoqué les souvenirs d'enfance bien que ma tante de Kiev le fît aux merises, et je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon depuis ! En lisant cette liste donc je me suis donc posé une question, LA question peut-être : comment est-ce possible que des gens qui ont cohabité pendent des décennies avec d'autres, leur achetant du pain, leur empruntant du sel et des livres, allant chez eux pour soigner leurs dents, emmenant chez eux leurs enfants pour les leçons de musique, leur commandant leurs robes de mariée, soudainement ne les reconnaissent plus et observent sans émotion leur souffrances et leurs morts ? Comment est-ce possible ?! Bien sûr, je ne parle pas pour tout le monde, je vise seulement cette grande majorité dont le nom est la Foule anonyme.

Les prisonniers de guerre soviétiques couvrent la ravine après le massacre sous les ordres des Nazi. Regardez la taille de cette ravine! 1 octobre 1941

Chaque film contient un *twist*, un *turning point*, et « Baby Yar » n'est pas une exception. Il arrive quand, petit à petit, l'armée soviétique commence à reprendre les territoires occupés. A partir de ce moment le spectateur a l'impression de revenir en arrière et reste tout aussi incrédule : les mêmes gens accueillent en fanfares les autres libérateurs, les mêmes jolies filles en costumes nationaux leurs offrent des fleurs, et ce sont les portraits de Hitler qui sont maintenant arrachés…

Un groupe des journalistes américaines visite Baby Yar en 1943, ils notent dans leurs cahiers que « de 50 à 80 000 des citoyens soviétiques ont trouvé ici leur mort ». Quelques minutes plus tard on entend un type à l'air très débrouillard qui parle de 100 000 morts et se plaint des « monstres fascistes » qui « nous ont obligés de construire les fours pour brûler les corps ». Le mot « juif » n'est plus prononcé. Il n'est plus d'usage.

Une colonne d'hommes traverse l'écran dans le sens inverse, ce sont des Allemands captifs, l'expression sur leurs visages est la même que chez les Russes au début du film. Quelque uns sont pendus, et la Foule se presse pour mieux voir ce spectacle, la même Foule. Y-a-t-il une limite au mimétisme humain ?

Professeur Artobolevsky témoigne

Une partie très importante du film est composée de témoignages enregistrés lors d'un procès à Kiev, en 1946. La salle est pleine à craquer. Étonnement, aucun des témoins ne verse une seule larme en racontant les horreurs vues et vécues. Mais le récit du professeur Artobolevsky qui décrit une vielle femme juive avec ses cheveux gris au vent, emmenée par les nazis, vaut une tragédie grecque.

… En 1952 la municipalité de Kiev décide de vidanger les eaux sales de l'usine de briques dans la ravine de Baby Yar…

Vassily Grossman, l'auteur du chef-d'œuvre « Vie et destin », parle dans ses « Carnets de guerre » de cette capacité du cerveau humain d'être affecté par la mort d'un passant renversé par une voiture et de rester indifférent à la disparition de millions de personnes. Selon lui, cette capacité nous préserve de la torture morale permanente et de la folie, mais de l'autre côté nous permet d'oublier les atrocités commises.

Le film « Baby Yar » de Sergei Loznitsa nous rappelle une de ces atrocités, c'est un *mea culpa* personnel de l'auteur. Il est symbolique que ce film soit projeté demain, le 27 janvier, la Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes d'holocauste, ainsi proclamée par l'Assemblée générale des Nations Unies en 2005.

Le mot holocauste vient du grec ancien, *holocaustosis*, et signifie la destruction par le feu ou le sacrifice. Pas de commentaire.

Sergeï Loznitsa
cinéastes ukrainiens
Holocauste

Source URL: *http://www.rusaccent.ch/blogpost/30987*